

Accompagnement éthique et critique du technicisme

Dominique Depenne

« La technicisation a rendu précis et frustrés les gestes que nous faisons, et du même coup aussi les hommes. »

Theodor W. Adorno, *Minima Moralia*

Mettre en perspective les impératifs éthiques de l'accompagnement requiert de mettre à nu, dans le même mouvement, les logiques déshumanisantes de l'esprit techniciste qui envahit le champ des métiers de l'accompagnement depuis quatre décennies. Peut-on imaginer un accompagnement éthique digne de ce nom sans maintenir cette exigence critique, sauf à accepter de dégrader l'accompagnement en infâme prise en charge¹ ?

1. D. Depenne, *Éthique et accompagnement en travail social*, Montrouge, ESF, (2012) 2017. Voir le chapitre « L'infâme prise en charge ».

Défendre la dimension éthique du travail social nous oblige à déconstruire le technicisme ambiant, son discours, sa grammaire, ses clichés...

ÉTHIQUE ET ACCOMPAGNEMENT

Pour mieux repérer les enjeux fondamentaux de l'éthique dans le domaine de l'accompagnement, il nous faut pour commencer la « dés-identifier » des deux notions avec lesquelles on la confond trop souvent : la morale et la déontologie.

Morale et déontologie versus éthique

La morale – du latin *moralis*, « conforme aux bonnes mœurs » – est un ensemble de règles, de valeurs et de normes qui s'imposent de l'extérieur à l'individu. Ce dernier doit s'y conformer sous peine d'être sanctionné. Exclusive et excluante, elle veut s'appliquer à tous, standardiser les individus, leurs pratiques et leurs pensées. Or, Emmanuel Levinas insiste sur ce fait : l'éthique ne se pense qu'en rapport avec l'idée d'altérité. C'est une divergence de fond entre la morale et l'éthique.

La déontologie est une (petite) morale qui s'applique dans un champ d'activités particulier. Comme la morale, elle désire uniformiser les individus selon ses valeurs et s'impose à eux de façon coercitive. Or, Levinas le rappelle : « L'éthique ne doit rien aux valeurs. » Au contraire, « ce sont les valeurs qui lui doivent tout ». L'éthique a à voir avec l'« interhumain », avec la relation entre deux moi forcément distincts. La reconnaissance

d'autrui freine ma volonté de persévérer dans mon être. L'exigence éthique m'oblige à l'accueillir dans son unicité. Chacun le sait, aucune relation ne se ressemble. L'absurdité et la supercherie technicistes sautent aux yeux : former aux relations humaines signifierait qu'il existe des relations types auxquelles on peut appliquer une même recette !

Face-à-face et accueil éthiques

Penser l'éthique, c'est donc penser la relation entre individus distincts. Il y a éthique chaque fois que l'autre me pose question en tant qu'il est et demeure irremplaçable. Si l'on réduit l'individu accompagné à n'être qu'un « être-su », on ne rencontrera rien d'autre que notre « pauvre petit savoir » déposé sur lui. Or, il est l'« absolument autre », différent de moi et riche de cette différence ; celui qui s'inscrit avec moi dans un face-à-face dans lequel je dois lui garantir les conditions pour ne jamais perdre la face. Accompagner une personne oblige à reconsidérer l'accueil. Il ne s'agit pas d'être « à la disposition d'autrui », mais « dans la disponibilité à autrui ». Si, au préalable, je pose un diagnostic sur lui et le réduis à un dossier, à un symptôme, j'exclus toute possibilité de rencontre authentique. Une relation éthique ne peut donc pas débiter par le savoir, la connaissance, mais par la reconnaissance. L'humanité commence avec « Bonjour » ! Elle réclame de renverser les termes de l'accueil. « L'Autre est un hôte », écrit Levinas. La personne qui se présente à nous nous accueille.

En tant que travailleur social, je dois trouver des ressources pour répondre à son invitation. Autrement dit, le travailleur social est celui qui est accueilli.

ACCOMPAGNER, C'EST « ALLER DE COMPAGNIE AVEC »

« Aller » désigne ici un mouvement infini entre deux moi distincts, eux-mêmes infinis. C'est dire que la rencontre éthique, interhumaine, est infinie. L'homme est un mystère inépuisable. Là est sa dignité. Plus je m'approche d'autrui dans une attitude éthique, mieux je réalise tout ce qui m'échappe chez lui.

« De compagnie » : l'expression vient signifier la promesse de ne jamais exclure autrui de mon champ d'humanité ; l'engagement de ne jamais porter atteinte à sa dignité, à son intégrité, à sa singularité. Alors que la morale ou la déontologie excèrent la différence, l'éthique la célèbre comme une richesse.

« Avec » fait référence à l'idée d'altérité, sans laquelle l'éthique ne peut être pensée. Dès que j'entre en relation, la relation exige de moi la reconnaissance et le respect d'autrui. D'un point de vue éthique, ma singularité d'accompagnant ne vient pas de moi, elle m'est offerte par la personne que j'accompagne. Je contracte, vis-à-vis d'elle, une « responsabilité-pour-autrui » que personne ne peut assumer à ma place. La responsabilité éthique singularise.

Mais revenons au rapport entre éthique et savoir. Savoir n'est pas synonyme de penser, car penser, c'est rompre avec nos certitudes. Accepter de nous dé-boussoler de nos prêts-à-penser pour accueillir l'altérité. Tout ce que rejette l'idéologie techniciste, qui veut faire croire qu'elle possède un savoir absolu sur l'humain. Le savoir est une mainmise sur autrui, qui vise à détruire son altérité et transforme le présent de la relation en « main-tenant ».

Distance, fusion et proximité

L'esprit techniciste régnant actuellement dans les métiers du champ sanitaire et social est mû par l'obsession de la rationalisation de tout ce qui échappe, en premier lieu l'imprévisibilité humaine. Elle se manifeste, entre autres, par la nécessité de se mettre à distance des personnes accueillies, ce qui revient à les identifier comme des dangers. Or, aucune relation éthique n'est possible dans la mise à distance ! Ceux qui prétendent le contraire sont des menteurs, cette « bonne distance » n'étant du reste jamais définie. En revanche, ce discours instaure un rapport de domination au bénéfice de l'accompagnant, qui s'autoproclame ainsi détenteur d'un savoir... inexistant !

Par ailleurs, on a tendance, par abus ou par confusion, à opposer frontalement distance et proximité, et à associer cette dernière à la fusion. Or, la proximité s'oppose conjointement à la distance et à la fusion, laquelle repose sur l'indistinction

quand la relation exige la distinction (l'expression « relation fusionnelle » est un contresens parfait). L'unique « lieu » de la relation éthique est la proximité, l'infinie approche du prochain. La proximité éthique repose sur la logique du « jamais assez proche » et rejette toute idée de possession. Rencontrer l'autre nécessite de l'accueillir non tel que l'on voudrait qu'il soit, mais tel qu'il est, et d'accepter la séparation radicale entre les individus. Cette loi de l'hospitalité² exige qu'autrui ne soit ni mis à distance ni pris dans la fusion³.

L'infamie de la prise en charge/en compte

La notion de prise en charge, elle, obéit à une logique de « possession d'autrui » : elle implique que ce dernier soit vécu comme un objet prenable, non comme un sujet ayant sa propre histoire, sa propre sensibilité. Il n'est plus qu'un exemplaire semblable aux autres, auquel on va appliquer les mêmes recettes technicistes, et reçoit l'injonction de « ne plus être lui-même » et de s'en remettre à des experts qui prétendent mieux le connaître que lui. Enfin, il n'est plus qu'une « charge » pour les autres. La logique de la prise en charge dépersonnalise tous les individus, y compris le travailleur social : devenu un servile fonctionnaire, il accepte d'être réduit à sa seule fonction et applique à tous

2. D. Depenne, *Éthique et accompagnement en travail social*, op. cit. Voir le chapitre « La loi de l'hospitalité ».

3. D. Depenne, *Distance et proximité en travail social*, Montrouge, ESF (2013) 2017.

les mêmes raisonnements et les mêmes pratiques. Quant à ceux qui brandissent la notion de prise en compte pour – prétendument – s'opposer à celle de prise en charge, ils oublient qu'elle aussi véhicule l'idéologie de la prise de possession et laisse entrevoir le fait qu'il serait possible de ne pas prendre en compte la personne. Conditionner ainsi la considération d'autrui, c'est imaginer pouvoir échapper à une responsabilité imposée par l'éthique.

CRITIQUE DU TECHNICISME

L'esprit techniciste, qui ne respecte pas et ne reconnaît pas la singularité des personnes accompagnées, contribue à déshumaniser l'accompagnement.

Le technicisme : l'esprit de notre temps

Le terme désigne le fait de donner la primauté aux logiques techniciennes (scientistes et marchandes) sur l'humain, de les présenter comme un horizon indépassable. C'est un état d'esprit qui ramène tout à l'évaluation du rendement et à l'objectivité, un système exclusivement régi par la recherche de l'efficacité et le culte de la performance. Cela passe par une rationalisation de tout ce qui peut y contrevenir, en premier lieu l'humain, y compris dans le champ du travail social. Afin de répondre au diktat de la performance, les professionnels appliquent les recettes qui leur sont imposées, au risque de trahir ce qui, pourtant, les avait orientés vers ce domaine professionnel : l'accompagnement de personnes fragilisées. Pour rendre le

travail social rentable, c'est-à-dire transformable en marchandise – l'idée, très libérale, de prestation de services vient l'attester –, il fallait transformer la subjectivité des travailleurs sociaux et les faire adhérer à cette logique, ce que le sociologue Michel Chauvière nomme « chalandisation⁴ » des esprits. Et rendre ainsi les individus, les pensées et les pratiques semblables, comme si les professionnels étaient des clones, de même que les personnes accompagnées.

Le bluff techniciste

Le grand renversement réalisé par l'idéologie techniciste consiste à ne plus concevoir la technique comme une aide pour l'homme, mais l'homme comme un appendice de la technique. Le professionnel idéal n'est plus celui qui fait preuve d'initiatives et de réflexion clinique, il est un exécutant qui ne pense plus son action et accepte sa propre dépersonnalisation. Toutes ses relations étant médiatisées par la technique, il ne se sent plus responsable, ne ressent aucune culpabilité à effectuer des actes anti-éthiques et pense « se réaliser » en se conformant à l'ordre qui l'asservit.

Dégradation de l'humain et dénaturation de la souffrance

En dégradant l'humain en procédures, grilles et catégories, le technicisme finit par dénaturer

la souffrance. Or, insiste le philosophe Theodor W. Adorno, « le besoin de faire s'exprimer la souffrance est condition de toute vérité. Car la souffrance est une objectivité qui pèse sur le sujet⁵. » Si le travail social étouffe la souffrance, il ne sera plus en prise avec la vérité, mais face à un objet qu'il aura recomposé au regard de critères établis selon des catégories faisant fi de la réalité des personnes. Le technicisme, qui n'est rien d'autre qu'une administration technique de l'humain, participe à la dégradation de l'accompagnement en prise en charge. L'objectivité qu'il prétend atteindre est une supercherie. Elle n'est possible que via la défiguration de l'humain et la dénaturation de la souffrance, transformés en marchandises référencées et cessibles.

Le discours techniciste

Rationnel et clos sur lui-même, le discours techniciste s'attaque à toute autre affirmation, qu'il vit comme une critique. En ce sens, il fonctionne comme la morale. En outre, il fascine en promettant maîtrise et résultats. Celui qui le possède se sent appartenir à une communauté professionnelle qui lui offre la reconnaissance. Managers, optimiseurs et experts passent pour des prophètes ! Mais ce discours voile la réalité en construisant une nouvelle grammaire qui ensorcelle les consciences. Il n'est jamais neutre d'emprunter des catégories de

4. M. Chauvière, *Trop de gestion tue le social. Essai sur une discrète chalandisation*, Paris, La Découverte, 2007.

5. Th. W. Adorno, *Dialectique négative*, Paris, Payot, 2003.

pensée au monde marchand et libéral. Or, c'est ce que fait le travail social depuis quatre décennies...

Prenons l'exemple de la « démarche qualité ». Qui refuserait de faire de la qualité ? Le piège, c'est que, pour les apologues du technicisme, cela implique d'adhérer à l'idée qu'ils s'en font, c'est-à-dire à entrer dans des référentiels définissant les « bonnes pratiques » : la pratique est dite « bonne » si elle entre dans les référentiels prédéterminés (par qui ? avec quelle légitimité ?), ce que doit confirmer l'évaluation (par qui ? avec quelle légitimité ?). Autrement dit, la bonne pratique est celle qui exclut les autres... Toutes ces notions, on le comprend, fonctionnent en circuit fermé et s'autoalimentent. Dans les faits, l'accompagnant ne doit plus faire preuve d'initiative, mais appliquer les recettes prescrites, comme si toutes les personnes accompagnées étaient identiques. L'imagination, la clinique, la réflexion collective sont bannies de cet univers. En s'emparant de la qualité, l'idéologie techniciste réussit un tour de force majeur : elle s'approprie une notion a priori inattaquable et s'autoproclame seule autorité légitime dans ce domaine. D'autres notions et logiques prégnantes dans le champ du travail social sont imprégnées elles aussi par ce culte de la performance⁶ : la logique du projet, par exemple, exerce une tyrannie qui peut conduire le professionnel, au nom des objectifs qu'il doit atteindre, à négliger le

respect des personnes. Témoin la tendance, dans le travail avec les personnes sans domicile, à leur trouver d'emblée une orientation – « Quel est votre projet ? » – au détriment de l'aspect humain de l'accueil, qui en est pourtant le préalable. Toutes ces notions ont la particularité d'être foncièrement anti-éthiques. D'où mon appel à un « nouvel esprit pour le travail social⁷ » afin d'imaginer un « autrement » à partir de trois piliers : l'exigence éthique, l'égalité sociale et l'émancipation individuelle.

CONCLUSION

Certes, il est plus « simple » de suivre le courant que de refuser ces logiques déshumanisantes. Mais chacun est responsable de ce qu'il pense, cautionne et admet. L'histoire du travail social ne se termine pas avec la dérive néolibérale actuelle. Chacun, selon ses moyens, peut, et doit, s'extraire de l'illusion techniciste et se réapproprier cette éthique qui exige le respect inconditionnel de l'humanité des personnes accompagnées. La rencontre éthique débute par l'accueil d'autrui, dans sa différence comme richesse, dans la proximité et nulle part ailleurs. Le technicisme aura beau développer ses (pseudo)théories objectivistes et construire un ersatz du travail social, quelque chose échappera toujours à son emprise chosifiante. Ce quelque chose a un nom : l'« humain ».

6. D. Depenne, « Le management, singe moderne du taylorisme d'antan », *Lien social*, n° 1200, 2017.

7. D. Depenne, *Utopie et rencontre éthique en travail social*, Montrouge, ESF, 2017.